

PONTI PONTS

langues littératures civilisations des Pays francophones

17

Proprietà letteraria del Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere – Sezione di Francesistica dell'Università degli Studi di Milano.

La Revue Ponts est publiée avec le soutien financier du Département de Langues et Littératures étrangères et avec la contribution de l'Institut français de Milan



UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI MILANO
DIPARTIMENTO DI
LINGUE E LETTERATURE STRANIERE



INSTITUT
FRANÇAIS
MILANO

Tous les articles soumis à Ponti / Ponts sont évalués et sélectionnés par le comité scientifique et soumis à un processus d'évaluation par les pairs faite à double insu.

Direttore responsabile: Marco MODENESI – Registrazione al Tribunale di Milano del 12 dicembre 2001 – N. 731

MIMESIS EDIZIONI (Milano – Udine)
www.mimesisedizioni.it
mimesis@mimesisedizioni.it

Issn: 1827-9767
Isbn: 9788857547848

© 2017 – MIM EDIZIONI SRL
Via Monfalcone, 17/19 – 20099
Sesto San Giovanni (MI)
Phone: +39 02 24861657 / 24416383
Fax: +39 02 89403935

SOMMAIRE

Éditorial 7

JOUER AVEC LES MOTS

Jeux de mots qui percutent, jeux de mots qui enquêtent :
la rhétorique engagée d'Abdelhak Serhane
FRANCESCA TODESCO 13

Visées stratégiques de l'humour linguistique dans le satirique
Le Messenger Popoli
CÉCILE MADIGA 33

Ironie et jeux de mots au Québec : enjeux socio-culturels
CHIARA MOLINARI 51

La rigoladerie héroïque de Raphaël Confiant
FRANCESCA PARABOSCHI 73

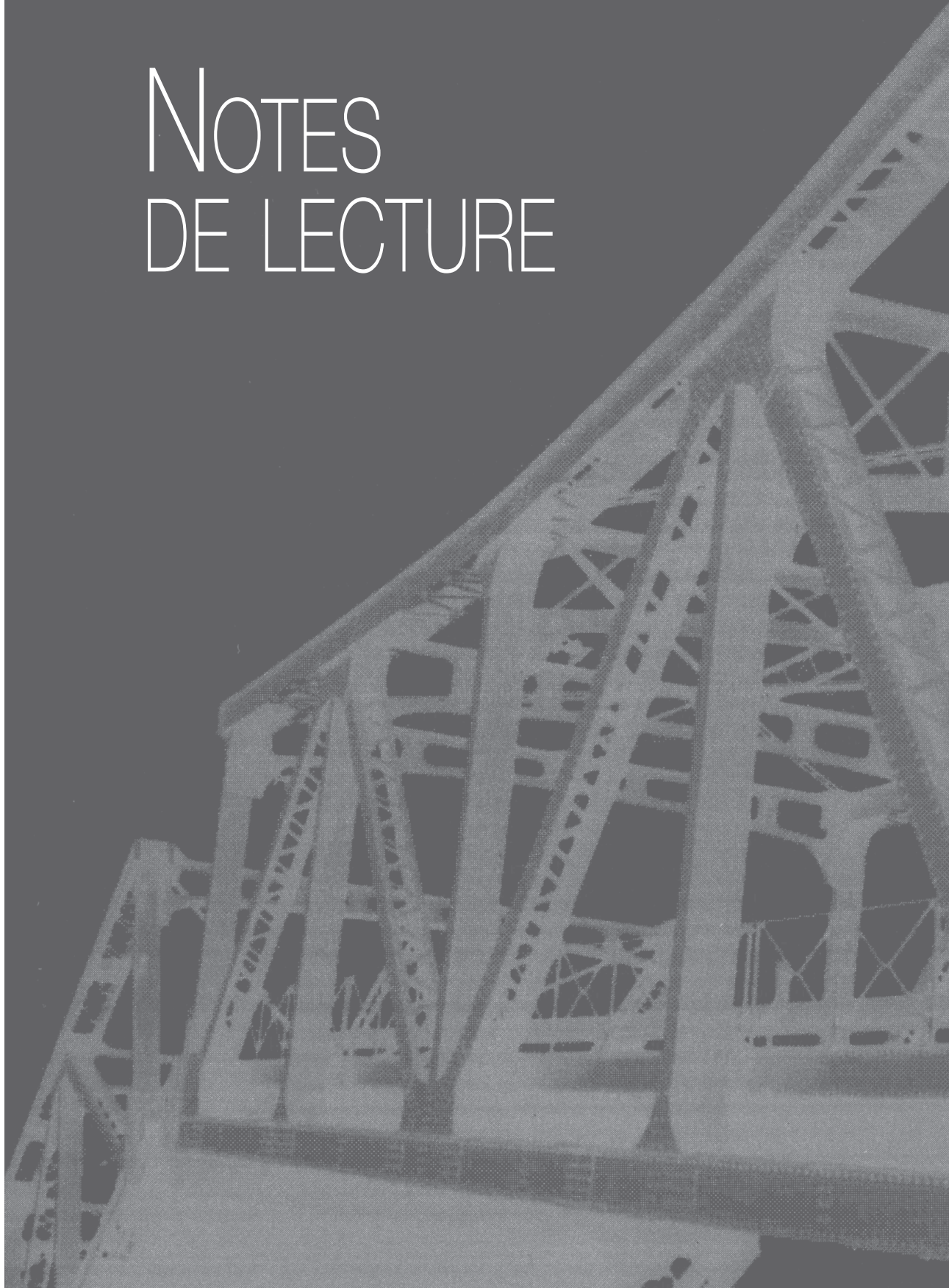
ÉTUDES LIBRES

Le français hors de France à l'épreuve de l'italien dans le *Nuovo Garzanti di
Francesco* de 1992
MONICA BARSÌ 105

NOTES DE LECTURE

Études linguistiques CRISTINA BRANCAGLION	123
Francophonie européenne SIMONETTA VALENTI	153
Francophonie du Maghreb DANIELA MAURI	167
Francophonie de l'Afrique subsaharienne MARIA BENEDETTA COLLINI	189
Francophonie du Québec et du Canada ALESSANDRA FERRARO	213
Francophonie des Caraïbes MARCO MODENESI	237
Œuvres générales et autres francophonies SILVIA RIVA	245

NOTES DE LECTURE





FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE

MARIA BENEDETTA COLLINI

Aminata Dramane TRAORÉ, Boubacar Boris DIOP, *La Gloire des imposteurs. Lettres sur le Mali et l'Afrique*, Paris, Philippe Rey, 2014, 233 pp.

Bien que publié depuis déjà quelques années, je ne crois pas inutile de signaler quand même ce livre dans notre rubrique, car sa beauté et sa brûlante actualité restent intactes. Il s'agit d'un échange de lettres (écrites en 2012/2013) entre deux grands intellectuels africains: le célèbre romancier sénégalais Boubacar Boris DIOP, dont on connaît l'engagement de penseur et de critique, et Aminata Dramane TRAORÉ, auteure malienne et femme politique (ancienne Ministre de la Culture et du Tourisme), très engagée dans le combat contre le libéralisme et le néocolonialisme, *persona non grata* en France et dans l'espace Schengen "pour délit d'opinion" (p. 177).

Certes, le livre concerne en grande partie le conflit malien de 2013, l'intervention militaire de la France (l'opération Serval, "l'imposture dans toute sa splendeur, l'imposture dans toute sa gloire" (p. 133), "la parfaite imposture néocoloniale" (p. 231) selon Boubacar Boris DIOP, opération qu'il considère pourtant inévitable), son succès, puis le risque d'embourbement dans une situation très compliquée et confuse, qui reste telle encore aujourd'hui malgré l'accord de paix de 2015.

Mais les problématiques sur lesquelles réfléchissent les deux correspondants vont bien au delà du cas du Mali. En effet, nous retrouvons au fil des pages tous les grands thèmes du monde actuel: émigration, terrorisme, rapports de domination, mondialisation néolibérale "aux effets néfastes" (p. 153), corruption, changement climatique...

Nous retrouvons aussi tous les grands thèmes concernant plus spécifiquement les pays africains, comme le surendettement, les mauvaises résolutions imposées par le FMI et la Banque Mondiale provoquant les flux migratoires, les convoitises des ressources naturelles africaines, l'aliénation culturelle des élites, l'insécurité endémique, la bienfaisance ostentatoire des ONG, les grands travaux de transformation des capi-

tales africaines “sans véritable ancrage social et culturel” (p. 144), mais aussi les soi-disant ‘printemps arabes’ et tous les enjeux de la crise libyenne (agression de l’OTAN et plus particulièrement de la France de SARKOZY, qui a causé entre autres la crise malienne, les abjections et les nobles actions du régime de KADHAFI, son indécente exécution publique ordonnée par Barak OBAMA et Nicolas SARKOZY (cf. pp. 182-183), la subséquente “pagaille généralisée” (p. 70) et les “pogroms anti-noirs en Libye” (p. 71) élargissant la fracture entre Noirs et Arabes)...

Mais le thème auquel tiennent le plus les deux correspondants est celui de la souveraineté économique et politique des pays africains, qui fait cruellement défaut dans leurs pays respectifs et dans l’Afrique dite francophone, comme le prouvent les pages du livre dénonçant avec une sévère détermination les lourdes ingérences et les arrogantes entremises souvent humiliantes, de la France surtout mais aussi de l’Occident en général, y compris les États-Unis, en mettant constamment en lumière comment, en définitive, tout est lié à l’impératif de “contrôler les ressources réelles ou potentielles des autres pays” (p. 108).

Enfin, il ne pouvait pas manquer, dans un livre signé par Boubacar Boris DIOP, une longue réflexion sur le Rwanda; l’écrivain sénégalais, qui défend pour de bonnes raisons minutieusement expliquées, le travail de Paul KAGAMÉ, ne manque pas, selon son habituelle attitude mentale et spirituelle, de présenter et d’analyser aussi la pensée des opposants de KAGAMÉ et de son régime. En effet, tout le livre dans son ensemble, tous les problèmes pris en compte, témoignent d’une constante capacité d’assumer la complexité, contre toutes les simplifications manichéennes, si répandues pourtant et si agressives.

Tout en gardant toujours un point de vue résolument africain et africaniste, les deux correspondants attestent constamment des prises de position courageuses, défiant l’opinion courante et “l’impénétrable forteresse des idées reçues” (p. 48); et ils ne manquent pas, pour ce faire, de renvoyer aussi à de grands intellectuels, à des artistes, à des écrivains, en en soulignant “le rôle crucial” (p. 167). Ainsi, au fil des pages, nous retrouvons par exemple les figures de Cheikh Anta DIOP, Frantz FANON, Aimé CÉSAIRE, Pablo NERUDA, Gabriel Garcia MARQUEZ, Cheikh Hamidou KANE, Ousmane SEMBÈNE, MONGO BETI, Koulsy LAMKO, Felwine SARR, pour ne citer que quelques-uns des écrivains qui me sont chers; et j’ai eu le plaisir de retrouver aussi les noms de deux romanciers maliens que j’ai beaucoup aimés et étudiés: Alpha Mandé DIARRA et Seydou BADIAN.

Il s’agit d’un livre, on l’aura compris, que je considère incontournable pour ceux qui s’intéressent à l’Afrique mais aussi, plus simplement, pour ceux qui se considèrent impliqués dans la complexe réalité dans laquelle nous vivons tous.

Liana NISSIM

Valerio BINI, *La Cooperazione allo sviluppo in Africa*, Milano-Udine, Mimesis, 2016, 173 pp.

Je suis heureuse de présenter ce livre que Valerio BINI (Président de l'ONG Mani Tese et géographe de l'Université de Milan) consacre aux théories, aux politiques, aux pratiques de la coopération au développement en Afrique.

Comme le souligne Giorgio BOTTA dans son introduction (pp. 7-9), Valerio BINI a su prendre en compte la pluralité et la complexité des réalités africaines selon les trois axes fondamentaux de la géographie humaine: lieu, paysage et population, pour proposer une critique tranchée au développement, quand il n'est finalisé qu'aux profits économiques, en s'esquissant comme une voie qui risque de coïncider avec le dépouillement des biens de l'Afrique, en lui interdisant la souveraineté économique et politique, comme l'affirment aussi Aminata Dramane TRAORÉ et Boubacar Boris DIOP dans le livre présenté ci-dessus.

Le premier chapitre, qui constitue une introduction théorique du concept de développement, en propose avant tout un bref aperçu historique: son affirmation à la place de l'idée de progrès; le malentendu qui l'interprète comme un alignement au modèle capitaliste occidental (critiqué récemment seulement, à cause aussi des nombreux échecs de projets de coopération internationale); les nouvelles conceptions de développement qui se sont par la suite affirmées (développement durable, développement humain, développement local, focalisé sur le rôle du territoire et de la communauté locale).

C'est sur ce dernier que s'arrête Valerio BINI: tout en le considérant fondamental, surtout relativement à l'Afrique, il en souligne tout de suite certains risques et certains limites, ainsi que les connexions incontournables avec le paradigme 'centre-périphérie'; à ce propos, remarque-t-il, on ne peut pas faire abstraction des déséquilibres provoqués par le colonialisme qui pèsent encore aujourd'hui, comme sa conception hiérarchique de l'espace qui a marqué le réseau des transports ou comme la déterritorialisation qui a déstructuré les systèmes socio-territoriaux, en mettant en péril les patrimoines des savoirs locaux et en interrompant la transmission générationnelle; à ces carences il faut ajouter les rapports avec les réseaux internationaux et le marché global, dont les difficultés s'enracinent encore une fois dans le passé colonial, qui a entravé la diversification des productions, qui pèse encore aujourd'hui sur les déséquilibres de nature économique et politique, sans parler de l'ingérence des institutions financières internationales, qui constituent une limite évidente de l'autonomie politique des pays africains. En présence de cet ensemble de données, il faut désormais envisager une nouvelle perspective de développement local et une coopération capable de réduire les déséquilibres globaux.

Dans son aperçu critique de l'évolution de la coopération internationale, l'auteur d'une part énumère les limites et les effets négatifs des aides internationales et des politiques de développement au niveau macro-économique; d'autre part il explore le même problème au niveau de la dimension locale, et là aussi les critiques ne manquent pas: projets construits artificiellement par des sujets qui ignorent les dynamiques sociales et culturelles locales; tension entre les ONG et les organisations locales; émergence de figures de médiation qui acquièrent un pouvoir indu; contrôle des élites locales sur la partie plus faible de la population; projets ponctuels incapables de déterminer un développement durable et irréversible. Toutefois, c'est dans ce domaine qu'il faut élaborer toutes les stratégies correctives à même de réaliser un équilibre efficace entre projet et territoire, et donc un réel développement.

Si le deuxième chapitre constitue un approfondissement de l'évolution historique des politiques et des pratiques de développement en Afrique (où l'on retrouve, sous la forme détachée et objective de l'étude scientifique, les mêmes griefs contre le néolibéralisme et les institutions financières de la Banque Mondiale et du Fond Monétaire International qu'on a pu lire dans *La Gloire des imposteurs*), le troisième chapitre propose une analyse très pointue des différents acteurs de la coopération au développement en Afrique; parmi les institutions gouvernementales on évoque le Development Assistance Committee (DAC) et ses États membres (États-Unis, Union Européenne, Royaume Uni, France, Italie); les États qui ne sont pas membres du DAC (Chine, Inde, Brésil); les États du Golfe Persique; la coopération multilatérale (Banque Mondiale, agences de l'ONU, Banques régionales, les 'fonds globaux' nés de la collaboration d'acteurs publics et privés, surtout dans le domaine sanitaire, comme GAVI Alliance et Global Fund). Quant aux organisations non-gouvernementales, BINI en souligne l'extrême hétérogénéité mais aussi l'importance toujours croissante, et passe en revue les organisations de solidarité internationale (qui travaillent souvent avec des associations locales, dépassant de la sorte le paternalisme de vieille date); les organisations religieuses (chrétiennes, pentecôtistes et musulmanes); les associations locales africaines (dont les groupes de village et les fédérations des groupes de village); les fondations privées (qui sont des acteurs toujours plus importants, mais présentant le risque d'une superposition des intérêts de la coopération et ceux de l'entreprise, comme c'est le cas de la diffusion des OGM ou des entreprises d'extraction de matières premières).

Dans le quatrième chapitre Valerio BINI se penche sur les pratiques de la coopération, en présentant les résultats d'études sur le terrain dans le plateau central du Burkina Faso, choisi comme cas exemplaire. Il s'agit d'analyses très approfondies et d'un très grand intérêt, qui témoignent de la haute compétence de l'auteur et lui permettent

de vérifier avec une indiscutable pertinence le degré de la force et de l'autonomie des initiatives locales par rapport aux projets de la coopération internationale, ainsi que le degré de cohérence entre les différents projets territoriaux.

Comme l'auteur le souligne dans le dernier chapitre, à cause de la grande multiplication de sujets impliqués dans la coopération au développement et de la trop fréquente incohérence des projets territoriaux, un tableau très complexe se dessine, chaotique et fragmentaire, qui semble donner lieu à une 'géographie de l'enchevêtrement'; si on n'implique pas suffisamment les acteurs locaux, on risque de transformer le territoire en une arène où les différents projets coexistent ou rivalisent, où même les actions locales autonomes peuvent n'être que des projets à côté des autres, car ce qui compte vraiment est la coordination et la synergie entre les différents acteurs et projets territoriaux.

En conclusion, et avec un regard vers le futur, Valerio BINI redéfinit les deux grands modèles de coopération au développement en Afrique qui résultent de ses réflexions et qui semblent désormais s'imposer: d'une part, une coopération qui ne s'adresse qu'à la croissance économique; d'autre part une coopération plus politique (difficile, certes, mais combien plus positive) finalisée à l'affirmation des droits construite sur des collaborations de longue durée entre les organisations de la société civile.

Liana NISSIM

Marcelline NNOMO ZANGA (dir.), *De la parole à l'écriture en Afrique*, Paris, L'Harmattan-Cameroun, 2014, 248 pp.

Malgré son titre très général, ce recueil d'essais (proposé par le Département de Littérature et Civilisations africaines de Yaoundé I) concerne exclusivement le roman *L'Otage* publié en 2012 par le Camerounais Faustin MVOGO (directeur du même Département).

L'écrivain Pabé MONGO (pp. 17-34), qui se considère comme le théoricien de la Nolica (Nouvelle littérature camerounaise)¹, s'opposant à celle qu'il définit comme "la littérature du maquis" (p. 18), à savoir "la littérature de résistance dont l'esthétique [...] emprunt[e] ses techniques à la guérilla: le brouillage des repères spatiaux, temporels et identitaires, l'intrépidité des personnages, la violence théma-

1 Cf. Pabé MONGO, *La Nouvelle littérature camerounaise: du maquis à la cité*, Yaoundé, PUY (Presses Universitaires de Yaoundé), 2005.

tique” (p. 18), salue *L’Otagé* comme le chef-d’œuvre qui exploiterait “quelques hypothèses théoriques” (p. 18) de la Nolica: sa proposition d’employer des référents géographiques, onomastiques, culturels réels et ses suggestions thématiques, à savoir “les maux qui minent la société postcoloniale africaine” (p. 28), qui seraient, selon Pabé MONGO, la violence, le vol, le viol, l’homosexualité, la corruption, le sida; aussi, peut-il conclure que “le véritable héros du livre c’est le Cameroun couvert de sa corruption” (p. 33), tout en reconnaissant au roman un “art narratif exceptionnel” (p. 34) et tout en l’inscrivant “dans la mouvance de la littérature monde [...] par la pratique [...] de l’intertextualité” (p. 25).

Dans “Une esthétique de la paroliture” (pp. 35-51) Joseph NOUMBISSI WAMBO analyse “l’inscription de l’oral dans l’écriture d’un romancier [...] élevé [...] dans un univers fortement urbanisé” (p. 36n), en montrant – surtout à travers la langue du narrateur de *L’Otagé* – “comment l’esthétique de Mvogo oscille entre les canons du roman et de l’oralité pour produire un style nouveau, la paroliture” (p. 37).

Eulalie Patricia ESSOMBA, dans “Référentialité et écriture: lecture géocritique de *L’Otagé*” (pp. 53-68), étudie les liens qui unissent le référent et sa représentation fictionnelle, pour montrer comment MVOGO “tend à gommer le clivage entre le réel et la fiction” (pp. 67-68), sans pour autant renoncer à une visée foncièrement artistique, capable de véhiculer idées, valeurs et prises de position personnelles.

Ce même discours s’approfondit dans l’étude d’Edgard Claude AKONO, “Mise en faisceau des mécanismes de référencement” (pp. 69-86), qui – tout en mettant en relief le statut réaliste de *L’Otagé* – vise à en dégager le système sous-jacent de valeurs, comme “un patriotisme à portée continentale” (p. 84) et “une quête permanente de repères véritables et d’épanouissement” face “aux assauts de la globalisation” (p. 84).

L’onomastique, qui a déjà attiré l’attention de Pabé MONGO et d’Eulalie Patricia ESSOMBA, est au centre de “Dénomination et onomastique: la nominalisation” (pp. 87-108) de Pierre Paulin ONANA ATOUBA, un travail pointilleux identifiant le “réseau nominatoire” (p. 87), ses relations avec le statut social et ses correspondances avec une échelle de valeurs et de rôles, devenant ainsi le porteur d’un contenu culturel qui traduit “une volonté d’affirmation du discours littéraire camerounais” (p. 106).

C’est ce que réaffirme à son tour Marie Monique MBALLA dans “Une écriture réaliste” (pp. 109-128), qui souligne “l’appartenance de l’auteur à la culture et à la société camerounaises” (p. 109), comme le prouve cette belle analyse des discours du narrateur et des personnages, reprenant encore une fois les problématiques de l’oralité et de l’onomastique, mais en s’arrêtant aussi sur les particularités du français camerounais, les néologismes, les emprunts de l’éton (la langue maternelle de l’auteur), “la modification des expressions consacrées

ou des tours de langue qu'on croyait figés" (p. 122), les expressions du registre familier ou vulgaire, la "violence des mots [qui] intervient chaque fois qu'il s'agit de critiquer ou de dénoncer le comportement vicieux des personnages" (p. 125).

Raphaël NGWE, dans "La débrouillardise comme paradigme définitoire de la modernité camerounaise" (pp. 129-146), passe en revue – par le biais du roman de Faustin MVOGO – les implications historiques, sociales et politiques du concept de "débrouillardise", "nouveau paradigme définitoire de la société camerounaise" (p. 129) selon ses deux côtés opposés, négatif (comme voile de la corruption, par exemple), et positif (comme vertu du travail, de l'endurance et de l'excellence, contre l'oisiveté et la fainéantise).

Je me limiterai à ne citer que le titre de "Paradigme actantiel et dynamique d'hypertextualité: une étude de 'l'agent' Tara au prisme de l'intertexte biblique" (pp. 147-165), de Pierre Suzanne EYENGA ONANA, estimant tout à fait incongrus les arguments qui feraient de Tara (le protagoniste de *L'Otage*), rien de moins qu'une réécriture de Jésus Christ et du Père Céleste.

Marie-Rose ABOMO-MAURIN, dans "L'anecdote ou le décryptage sans complaisance de la société camerounaise" (pp. 167-180), étudie en quoi les "nombreuses digressions et petites histoires [...] participent [...] de la satire que développe le roman" (p. 167), en prouvant que les différentes formes de digression mises en acte dans le texte "sont l'occasion où se donne à déguster la satire acerbe de l'auteur qui, tout en s'amusant, ne manque pas de laisser voir [...] la destruction morale [...] de l'univers dans lequel vivent le lecteur et l'auteur" (p. 180).

Dans "Le Héros 'problématique' face à l'adversité" (pp. 181-197), Évelyne NONGA propose une étude comparée de Tara et Llob, le protagoniste de *Morituri*, le roman publié en 1997 par l'auteur algérien Yasmina KHADRA, "confrontés aux mêmes réalités socio-économiques et politiques [...], afin de démontrer la similitude de leur combat dans une société dont la décadence est chose commune" (p. 181). Cependant, l'analyse des deux personnages et de leurs milieux prouve plutôt les très grandes différences qui les séparent, même s'ils partagent un désir similaire de justice et d'équité" (p. 196), ce qui témoignerait une sorte d'héroïsme, lequel "peut servir de modèle et de rempart, dans un monde où la survie de chacun dépend de son implication dans la construction du renouveau de la société" (p. 196).

Selon Élise Nathalie NYEMB ("Le personnage féminin et la fraude", pp. 199-210), bien qu'elles ne soient pas les protagonistes de *L'Otage*, les figures féminines "sont acti[ves] et affranchi[es] de l'image de la femme soumise et opprimée" (p. 199); après avoir présenté une typologie des personnages féminins (la femme pudique, la mère nourricière, l'élève, la coopérante étrangère, la séductrice, la femme influente), NYEMB analyse leurs diverses fonctions (de pécheresse, de

justicière, de médiatrice), ce qui prouverait que le personnage féminin “participe pleinement à l'évolution de l'intrigue et joue un rôle déterminant dans la société” (p. 209).

Dans “La tentation de l'absurde” (pp. 211-220), Clément DILI PALAÏ s'attarde sur la littérature de l'absurde pour en constater les principes fondamentaux dans *L'Otage*, où Tara serait “l'illustration parfaite du héros kafkaïen ou camusien qui ont toujours connoté une dénonciation de la persécution, de l'inhumanité et de l'absence de liberté de l'homme face à la loi et la justice de son époque” (p. 220).

Enfin, Gérard-Marie MESSINA, dans “Représentations sociopolitiques postcoloniales de l'État en Afrique et narration de la nation” (pp. 221-234), prouve que *L'Otage* “est une satire sociopolitique dans laquelle prime la modalité de la littérature de l'information” (p. 222).

Le livre se ferme sur un vaste entretien avec Faustin MVOGO (“La folle écriture de l'espoir”, propos recueillis par Raphaël NGWE, pp. 239-247), très utile car il nous renseigne non seulement sur la biographie et les différentes activités de l'auteur, mais aussi sur sa vision politique, littéraire et critique.

Liana NISSIM

Anne BEGENAT-NEUSCHÄFER, Catherine MAZAURIC (dir.), *La question de l'auteur en littératures africaines*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2015, 228 pp.

Ce volume publie les Actes du quatorzième Congrès de l'APELA, qui s'est déroulé en 2011. Après avoir mis au clair les aspects théoriques de la ‘fonction auteur’ et leur histoire récente (cf. la “Préface” de Jérôme ROGER (pp. 9-16) et l’“Introduction” d’Anne BEGENAT-NEUSCHÄFER et Catherine MAZAURIC, (pp. 17-23), les deux éditeurs présentent les nombreux enjeux concernant “la question de l'auteur dans le champ spécifique des littératures africaines” (p. 19), en particulier “les instances de légitimation de l'auteur africain et de son œuvre [...] [qui] jouent un rôle dans [la] ‘fabrique’ de l'auteur reconnu” (p. 19), en posant “la question de la patrimonialisation de certaines œuvres, de la promotion de certaines figures d'écrivains africains au rang de ‘classiques’” (p. 20), sans compter les rapports toujours très marquants de ces littératures avec l'oralité; ce sont ces questionnements qui ont suggéré les trois entrées du volume.

La première, qui s'intitule “Fabrique de l'auteur, postures, mises en scène”, comprend cinq contributions. Dans “L'auteur entre ins-

tance éditoriale et autonomie de création” (pp. 27-36), Jean-Pierre ORBAN réfléchit sur ce qui se passe “entre la soumission du manuscrit et l’*imprimatur* de l’éditeur” (p. 28), sur le travail (mal connu) de l’*editor* sur le manuscrit, en particulier dans le cas d’auteurs africains comme Sony LABOU TANSI ou CAMARA Laye, avec l’éternelle question du *Regard du Roi*, sur laquelle je reviendrai en présentant l’essai de Daniel DELAS. En fait, la question que se pose Jean-Pierre ORBAN est “de savoir si les interventions éditoriales sont plus nombreuses dans le cas des auteurs africains que dans celui de leurs homologues européens” (p. 32); il s’agit d’un problème difficile à résoudre d’une part à cause de la loi du silence qui gouverne les rapports auteur-éditeur et d’autre part à cause de la négligence des éditeurs dans la conservation des manuscrits et du “travail éditorial ou auctorial opérés sur eux” (p. 33). Aussi, le critique se contente-t-il d’avancer quelques considérations générales, en situant avant tout le rapport éditeurs européens-auteurs africains dans la plus vaste relation centre-périphérie, dans laquelle la langue (instrument de domination culturelle) a beaucoup compté; ensuite, la question ainsi posée est examinée dans son évolution temporelle, dévoilant une montée en puissance des auteurs et une meilleure disponibilité des éditeurs vers les écritures périphériques: “c’est le temps – écrit ORBAN – des prix littéraires attribués aux Kourouma, Mabanckou, Monémbo, Miano pour ne parler que des auteurs africains” (p. 35).

Nicolas MARTIN-GRANEL, dans le très bel article “L’auteur et ses ‘nègres’: le cas de Sony Labou Tansi” (pp. 37-52), en partant d’un article africain de 2008, s’inspirant à son tour d’ouvrages critiques précédents, revient sur les soupçons de l’authenticité de l’œuvre de Sony LABOU TANSI et s’arrête sur les trois soi-disant ‘nègres’ (“mais à des titres différents”, p. 39) de l’auteur congolais: Gabriel GARCÍA MÁRQUEZ (“influences ou sources pré-rédactionnelles”, p. 39), Sylvain BEMBA (“lecture et réécriture du manuscrit par les amis de la ‘phratrie’”, p. 39), Luc ESTANG (“correction et toilettage par l’éditeur”, p. 39).

Pour sa part, Daniel DELAS (“Postures et impostures – Le cas de Camara Laye”, pp. 53-61) revient sur l’éternelle interrogation concernant l’auteur du *Regard du Roi*, paru en 1954 sous le nom de CAMARA Laye. Le critique se range résolument du côté de ceux qui attribuent le roman à François SOULIÉ, en apportant comme preuves: la profonde différence du sujet par rapport à *L’Enfant noir*, l’écriture “subtile, usant de mots recherchés et pratiquant un humour sophistiqué” (p. 56) en opposition aux modèles scolastiques du premier roman, le (trop célèbre !) aveu fait par CAMARA Laye même à Lilyan KESTELOOT “que *Le Regard du Roi* avait été écrit par un Blanc” (p. 56), aveu que pourtant KESTELOOT a effacé par la suite des rééditions de son *Anthologie négro-africaine* (mais DELAS oublie de le rappeler); un autre aveu

de CAMARA Laye circule d'ailleurs parmi les connaisseurs, selon lequel, aux insistances de KESTELOOT pour savoir s'il était vraiment l'auteur du *Regard du Roi*, il n'aurait pas résisté à la tentation, à ses yeux époustouflante, de se vanter d'avoir à son service un nègre-blanc...; quoi qu'il en soit, j'avais moi-même évoqué le problème de l'attribution du roman dans une étude de 1983², que DELAS ne prend pas en considération, en préférant s'arrêter sur les nuances homosexuelles qu'il envisage dans le roman ou bien sur les postures "opposée[s] à la doxa de la négritude anticolonialiste" (p. 59) qu'il croit repérer dans la dédicace à l'"un des hommes politiques les plus importants de la politique africaine des années cinquante" (p. 59) et dans le texte de KAFKA mis en exergue.

"Jouer la carte nègre: la réception conditionnée des littératures africaines" (pp. 63-72), de Thorsten SCHÜLLER, reprend les théories concernant la mort (barthésienne) de l'auteur et la posture auctoriale (définie par MEIZOZ) pour souligner l'importance encore très actuelle de "l'étiquette africaine" (p. 66) et la persistance de "la tension entre ce qu'on appelle centre et périphérie" (p. 67), qui gardent intacte "la focalisation sur l'origine des auteurs" (p. 67), malgré les tentatives de certains d'entre eux de se mettre en scène comme "des auteurs cosmopolites et paratopiques" (p. 66); en fait, "les traces de l'Afrique et de leurs pays d'origine semblent quand même demeurer dans les textes" (p. 71), comme le prouvent trois exemples choisis par le critique (Sami TCHAK, Alain MABANCKOU, Wilfried N'SONDÉ), et ces traces sont repérables aussi dans la posture auctoriale qu'adoptent certains écrivains, qui "jouent la carte nègre" (p. 72).

Buata B. MALELA revient sur la question de la posture, dans son article, très long mais très intéressant, relatif cette fois à l'écriture féminine ("Posture d'auteure contemporaine et dispositif médiatique – Le paradoxe Angot/Beyala", pp. 73-96). Après un tableau général concernant l'affirmation sur la scène mondiale de l'idéologie de l'individualisme et du néolibéralisme, ainsi que sur la diffusion massive du support informatique, MALELA propose une analyse comparée des cas de Calixthe BEYALA (par rapport à sa page Facebook et à son roman *L'Homme qui m'offrait le ciel* de 2007) et de Christine ANGOT (par rapport à ses chroniques "sentiments" dans *Libération* et à son roman *Le Marché des amants* de 2008), en constatant chez l'une et chez l'autre, malgré leur apparent éloignement, la même promotion des questions identitaires mais surtout de l'individualisme (à la suite d'ailleurs de Michel HOUELLEBECQ, qui "fut l'un des initiateurs de cette tendance individualiste", p. 77) . Par leur posture, toutes les deux ont

2 Liana NISSIM, *Postfazione a Lo Sguardo del Re*, Bologna, Patron, 1983, pp. 219-237.

été capables d'adopter "une voie médiane entre la recherche du scandale médiatique et la recherche de la reconnaissance des pairs" (p. 89) et elles savent utiliser les "médiats dans un objectif d'autopromotion" (p. 90), en construisant adroitement "leur posture d'écrivaines polémiques" (p. 96).

La deuxième partie du volume, "Figures d'auteur", comprend elle aussi cinq articles, qui ne concernent que partiellement notre revue; le premier, de Khalid ZEKRI, "Être auteur dans une littérature sans maîtres nationaux: le cas du Maghreb" (pp. 99-116), montre que les modèles des auteurs maghrébins "proviennent soit du Machrek (l'Orient arabe), soit des littératures occidentales" (p. 99), à l'exception des auteurs amazighophones s'inscrivant "dans la discursivité littéraire et culturelle du Maghreb" (p. 111).

Après l'essai de Françoise UGOCHUKWU, "Auteurs igbo (Nigeria): du choix de la langue" (pp. 117-127), tissant l'éloge de la littérature igbo, aussi bien en anglais qu'en langue igbo, et après celui d'Anis BEN AMOR, "Émergence de nouveaux paradigmes littéraires en Afrique subsaharienne: le cas de Dambudzo Marechera" (pp. 129-137), introduisant "à la philosophie littéraire de l'intellectuel et écrivain zimbabwéen" (p. 129) cité dans le titre, Marie-Rose ABOMO-MAURIN propose "Comment être un 'auteur classique' lorsqu'on est écrivain camerounais?" (pp. 139-148), qui analyse la complexe réalité d'un pays ayant deux langues officielles (le français et l'anglais) et 250 langues locales; après un examen des collections, des anthologies et des dictionnaires publiés à partir des années 1960, puis le rappel des maisons d'édition locales, des annales des facultés, des média et des programmes scolaires, ABOMO-MAURIN constate que "les lois de l'arbitraire s'imposent [...] dans le choix des auteurs élevés au 'grade de classique'" (p. 143) et elle-même s'arrête sur trois noms seulement, celui du romancier MONGO BETI et des poètes René PHILOMBE et Epanaya ELOLONGUÉ. La deuxième section du volume se termine par l'étude de Richard SAMIN, "Es'kia Mphahlele: un auteur 'classique'?" (pp. 149-159).

Quatre essais composent la troisième partie, "L'auteur un singulier pluriel", en commençant par Rémi Armand TCHOKOTHE, qui s'intéresse aux auteurs swahili ("Quand l'auteur 'tue' le critique! L'autocritique chez deux auteurs swahili", pp. 163-171).

Dans "Auteurs en partage" (pp. 173-184) Jean-Marie KOUAKOU se penche sur les enjeux des "limites autoriales au sein d'une histoire dont l'appartenance est en quelque sorte commune à plusieurs auteurs (explicites et/ou implicites)" (p. 174), c'est-à-dire les cas "où l'on observe le legs d'un discours oral antérieur" (p. 175), comme par exemple dans le cas des *Mémoires du porc-épic* d'Alain MABANCKOU, qui déclare tenir l'histoire de sa mère, ou de *Soundjata ou l'épopée mandingue* de Djibril Tamsir NIANE, qui dit tenir son récit d'un obscur griot, en prouvant ainsi que "la définition du concept d'auteur reste

en réalité très complexe [...], notamment en contexte de frontières invisibles entre littératures orales et écrites” (p. 183).

De même, dans “Conte ou mécompte d’auteur? Birago Diop et Blaise Cendrars” (pp. 185-194) Christine LE QUELLEC COTTIER s’intéresse à la problématique de l’auteur pour des textes liés à la tradition orale, comme dans le cas de Birago DIOP (*Les Contes d’Amadou Koumba, Les nouveaux contes d’Amadou Koumba*) et de Blaise CENDRARS (*Anthologie nègre, Petits contes nègres pour les enfants blancs*), en constatant – à la fin de son analyse attentive et détaillée, qui inclut à son tour *Les Mémoires du porc-épic* de MABANCKOU – que vraiment “les textes sans auteur inventent leur auteur, inventent une figure qui peut les assumer” (p. 193)³, que DIOP et CENDRARS (mais aussi MABANCKOU) sont “des fonctions-auteurs créées par les recueils” (p. 193).

Au contraire, Dominique RANAIVOSON, dans le dernier essai du volume, “Griot, conteur ou mpikabary, personnages africains en quête d’auteur” (pp. 195-204), qui étudie “l’usage de personnages et de formes rhétoriques empruntés à la tradition orale” (p. 195) chez le Marocain Mahi BINEBINE, le Malgache RAHARIMANANA, le Comorien Salim HATOUBOU, prouve dans son analyse très convaincante que l’oralité et tous ses annexes ne servent en réalité que “de pré-texte pour laisser exploser une autre parole, celle unique, quoique camouflée, d’un auteur complètement maître de son écriture” (p. 204).

Liana NISSIM

Moussa COULIBALY (dir.), *Le roman féminin ivoirien*, Paris, L’Harmattan, 2015, 178 pp.

Consacré à la littérature romanesque féminine en Côte d’Ivoire, ce volume vise à en “montrer [...] le caractère de renouveau” (Moussa COULIBALY, “Introduction”, pp. 9-13, p. 10).

La première partie, “Les innovations dans le style d’écriture”, comprend deux essais; le premier, du directeur de ce collectif, “De la diglossie au silence, esthétique romanesque chez Regina Yaou” (pp. 17-41) analyse d’une part l’hybridité linguistique, formée par le français et l’alladjan (la langue maternelle de la romancière), et

3 Il s’agit d’une citation tirée d’Alain BRUNN, *L’Auteur*, Paris, Garnier-Flammarion, 2001, p. 27.

d'autre part le silence comme mode d'expression, dans *Aihui Anka, défi aux sorciers* (1999) et *Le glas de l'infortune* (2005) de Regina YAOU. Pour le premier point, qu'il définit comme "écriture diglossique" (p. 18), le critique en examine les différentes formes (notes infrapaginales, "phrases issues des deux langues, mais [...] juxtaposées" (p. 22), rapprochement de termes dans les deux langues qui se complètent, insertions en langue locale); il y a donc, dans les romans de Regina YAOU, "une sorte d'acceptation de deux registres linguistiques" (p. 27) qui en fait "des textes métissés" (p. 27), gérés par des narrateurs qui permettent des échanges communicatifs entre les personnages souvent "monoglottes [qui] ont la méconnaissance de la langue française" (p. 28). Quant à l'écriture du silence, typographique (points de suspension) et syntaxique (onomatopées, interjections, pauses, ellipses), employée "pour révéler l'inacceptable, l'indicible" (p. 38), elle exige la coopération interprétative du lecteur, à qui revient la tâche de "discerner les vérités voilées par le silence" (p. 38).

"Les hardiesses de l'autoreprésentation dans *Loin de mon père* de Véronique Tadjo: entre métafiction et autofiction spéculaire" (pp. 43-75) est une étude de Damo Junior Vianney KOFFI, qui examine dans le roman cité dans le titre "la technique de l'autoreprésentation comme artifice dynamique de la métafiction" (p. 45); en effet, l'analyse très minutieuse des différentes stratégies métafictionnelles de *Loin de mon père* (2011) et du brouillage vertigineux qu'elles provoquent, ainsi que des intrusions intermédiaires (comme internet et le courrier électronique) prouvent "la maîtrise du jeu spéculaire par Véronique Tadjo" (p. 60) provoquant l'affaiblissement du rôle du narrateur hétérodiégétique, "la dénaturation et le changement des fonctions narratives" (p. 61), la multiplication des codes de lecture et l'obliquité du pacte autobiographique imposant l'indécidabilité entre réel et imaginaire; à tout ceci s'ajoute le traitement du temps imposant "une discontinuité de l'ordre narratif qui brouille la reconstitution du moi de l'auteure désormais multiforme et disparate" (p. 70).

La deuxième partie du volume, "Le renouvellement du personnage", s'ouvre par l'essai de Koffi Franck Evi, "Le nouveau personnage féminin dans *Rebelle* de Fatou Keïta" (pp. 79-90), qui examine les modalités de la construction du personnage de Malimouna, la protagoniste du roman cité dans le titre, publié en 1998, en lutte contre la tradition de l'excision, adoptant ainsi "une attitude transculturelle prônant l'enrichissement du dialogue entre différentes cultures" (p. 88); elle se démarque de la sorte des personnages féminins des récits traditionnels, en s'offrant comme "support, médium et révélateur, producteur du réel d'une société féminine qui aspire à un changement" (p. 89).

Daniel S. LARANGÉ est l'auteur de "Vers la reconquête des identités féminines. Portraits de femmes chez Muriel Diallo" (pp. 91-119), consacré au roman *La Femme du Blanc* (2011) et à ses nombreux portraits de femmes; mais il s'agit de pages assez confuses, où le critique donne l'impression de ne pas bien dominer la matière de ses réflexions, en se laissant aller à des suggestions et des constats qui n'ont pas beaucoup à voir avec la réelle analyse d'un texte.

La troisième partie de l'ouvrage, "Les nouvelles thématiques", se compose de trois essais. "De l'anticonformisme au renouvellement thématique dans la littérature féminine ivoirienne: le cas d'*Une femme, deux maris* de Fatou Fanny-Cissé" (pp. 123-141) est l'étude de Fatoumata TOURÉ CISSÉ, qui s'arrête sur la polyandrie, thème-phare du roman cité dans le titre, publié en 2013, où la protagoniste, cynique et calculatrice, "mue par l'appât du gain [...], du luxe et du lucre" (p. 128), a deux maris, l'un en Côte d'Ivoire, l'autre au Mali, "qui ne [savent] rien de son manège" (p. 129); après une longue digression sur les fonctions d'un héros négatif et d'une "littérature contraire aux valeurs sociales" (p. 133), l'auteure de l'essai constate que "dénoncer pour supprimer, telle semble être l'option de Fatou Fanny-Cissé" (p. 137), ce qui fait d'elle une écrivaine engagée ayant "choisi de dévoiler pour corriger" (p. 138).

Baha Anicette Carolle AHOUAKAN s'occupe de ce même roman dans le dernier essai de ce volume ("L'écriture de la rupture dans le roman féminin ivoirien: le cas de *Une femme, deux maris* de Fatou Fanny-Cissé", pp. 161-173), en reprenant les mêmes données de base, mais en y ajoutant quelques notes sur l'écriture intermédiaire et l'écriture fantastique (le surnaturel vaudou).

Enfin, Dehi Armand Didier KOUKOUNGNON s'arrête sur *Le crépuscule de l'homme* (2002) de Flore HAZOUMÉ ("Écriture du désastre dans *Le crépuscule de l'homme* de Flore Hazoumé", pp. 143-159), en montrant comment l'espace fictif représenté dans le roman renvoie au Burundi, au Rwanda, mais aussi à l'Université d'Abidjan, en y associant encore beaucoup d'autres espaces référentiels, pour témoigner "de l'ampleur, de l'immensité de la catastrophe" (p. 149), le thème du désastre étant le fil rouge de la structure spatio-temporelle de ce roman et du système de ses personnages.

Liana NISSIM

Jules M. MAMBI MAGNACK (dir.), *Le peuple dans la littérature africaine contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 2015, 217 pp.

Il s'agit d'un recueil d'essais se référant à la sociocritique et aux théories postcoloniales, qui présentent quelques naïvetés et des procédés souvent scolaires, mais qu'on choisit de présenter quand même, étant le résultat du travail méticuleux de jeunes chercheurs.

Après une préface d'ordre général (Yves CLAVARON, "Le peuple et le subalterne. Quelques réflexions sur le peuple en contexte colonial", pp. 9-25) qui redéfinit les notions de postcolonialisme, de subalternité, d'"historiographie subalterniste" (p. 14), mais se penche aussi sur "l'identification nationale remise en cause [en Afrique] par la crise du nationalisme et les perturbations qui affectent l'État-nation postcolonial" (p. 24) et sur la nécessité de "briser le moule unique et totalisant de l'"historicisme européen" (p. 24), une note de l'éditeur constate que "le peuple constitue un personnage collectif très présent dans les fictions romanesques du continent noir" (p. 28), d'où l'idée de ce livre.

Sa première partie, "Crises sociales et problématiques identitaires et religieuses", s'ouvre par un article de Jules M. MAMBI MAGNACK (éditeur de l'ouvrage), "Peuples en conflit: crises et apories identitaires dans quelques romans africains contemporains" (pp. 33-61), qui – en reprenant les acceptions bien connues de DELEUZE et GUATTARI d'"identité racine" et d'"identité rhizome" – constate les liens de causalité entre les notions d'identité et de conflit quand s'accroît "la radicalisation identitaire" (p. 58), en choisissant comme témoins quatre romans exemplaires: *Johnny chien méchant* d'Emmanuel DONGALA, *Murambi le livre des ossements* de Boubacar Boris DIOP, *L'Aîné des orphelins* de Tierno MONENENMBO, *La Folie et la mort* de KEN BUGUL (nom de plume de Mariétou MBAYE).

Nous retrouvons cette romancière dans l'article de Jonathan Russel NSANGOU, "Rupture et scénographie sociale dans *La Folie et la mort* et *Rue Félix-Faure* de Ken Bugul" (pp. 91-110), qui – après une présentation de la biographie de l'écrivaine sénégalaise, "placée sous le signe de la déchirure et du nomadisme" (p. 94) – s'arrête sur les deux romans cités dans le titre, lesquels "décrivent un corps social qui a perdu ses repères" (p. 95) en ayant recours à plusieurs procédés rhétoriques, à la métaphore surtout, celle du corps abusé et fragmenté, image "d'une société désarticulée" (p. 106). Je renvoie à la section de la littérature maghrébine pour la présentation de l'article de Frédéric DIFFO, consacré à Tahar BEN JELLOUN.

Dans la deuxième partie ("Représentation du peuple et construction du peuple-personnage") Raphaël NGWE propose "Les foules en marche dans la littérature africaine: entre exaltation et engagement" (pp. 113-138), en insistant surtout sur "la mutation du peuple en foule" (p. 125),

qu'il identifie comme "force agissante [...] dans un environnement où toute stabilité n'est plus que provisoire, précaire, itinérante" (p. 135); il évoque à vol d'oiseau plusieurs auteurs, en s'arrêtant un peu plus sur *Les Bouts de bois de Dieu* d'Ousmane SEMBÈNE, *La Poupée ashanti* de Francis BEBEY et *La Vierge du grand retour* de Raphaël CONFIAINT qui, comme on le sait, n'est pas africain, malgré le titre de l'article.

Pour sa part, Éric MOUKODOUMOU MIDEPANI, auteur de "Dire le peuple dans *Les jambes d'Alice* de Nimrod" (pp. 139-156), considère le roman de l'écrivain tchadien du point de vue sociologique, en y relevant la marginalisation du peuple, ses "complexes d'infériorité" (p. 144), son "assouplissement collectif" (p. 144), sa réification et son animalisation (cf. p. 147), car dans le contexte de guerre civile du roman le peuple "a pour horizon son effacement" (p. 148); malgré les allusions du critique aux valeurs du peuple, aucune d'elles ne semble émerger de ses pages.

La troisième partie ("La représentation du peuple dans les textes oralisés") compte deux contributions, dont la première, de Constant ZEBIE YAO, "Les instruments parleurs dans *Silence, on développe* de Jean-Marie Adiaffi: une voi(e)(x) médiatique au service d'un peuple révolutionnaire" (pp. 159-185), étudie d'une part le thème du peuple et de son combat révolutionnaire contre la dictature dans le roman cité dans le titre (où le silence est celui imposé au peuple pendant qu'on exhibe la "prétendue politique de développement" (p. 163) qui ne fait qu'enrichir la classe dirigeante), et d'autre part le motif des 'instruments parleurs' de la tradition africaine (dont le critique donne une très utile explication), qui accompagnent, transmettent et diffusent les actions du peuple: ce sont eux qui appellent à une guerre de résistance, qui "accompagnent la mobilisation courageuse des femmes" (p. 174), qui annoncent la mort du dictateur, ce sont eux qui parlent de la "nouvelle indépendance retrouvée" (p. 175).

Enfin, Flaubert YANTA, dans "Les représentations du peuple et du pouvoir sous les voix des artistes-musiciens camerounais Lapiro de Mbanga et Longuè Longuè" (pp. 181-210), examine six chansons des deux artistes cités dans le titre, qui – en utilisant plusieurs langues ("français, anglais, pidgin, langues nationales camerounaises", p. 203) – fustigent "les dirigeants qui s'éternisent au pouvoir" (p. 205), déconstruisent "le discours hégémonique et unidimensionnel des 'imposteurs'" (p. 207), dénoncent le "vécu quotidien du peuple 'd'en bas' marqué d'abus, d'arbitraire, d'exactions, d'exploitation" (p. 188), en nommant les "puissances occidentales qui spolient le peuple africain" (p. 193) et en exhortant à "une lutte pour la libération et la revalorisation [du] droit bafoué" (p. 199).

Liana NISSIM

Margareta GYURCSIK (dir.), “Écritures de la (non)violence”, *Dialogues Francophones*, n. 20-21, 2015

Cette livraison de *Dialogues Francophones* prend appui sur la récurrence du thème de la violence et sa déclinaison de non-violence dans la littérature mondiale, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Les différentes contributions s'interrogent tour à tour sur l'instance énonciatrice à la base des récits, sur la représentation fictionnelle des données du réel, sur les personnages historiques et la véridicité historiographique. Regroupées en deux sections “Écritures de la violence” (pp. 7-147) et “Écritures de la non-violence” (pp. 149-197), les réflexions réunies dans ce volume analysent de nombreuses œuvres littéraires d'expression française de l'extrême contemporain (seconde moitié du XX^e siècle – début du XXI^e). Nous rendrons compte ici des études appartenant à l'aire géographique africaine et nous renvoyons aux sections “Francophonie des Caraïbes”, “Francophonie du Maghreb”, “Francophonie du Québec et du Canada”, “Œuvres générales et autres francophonies” pour les autres essais.

La contribution de Médard KOUAO BOUAZI “La question coloniale dans l'œuvre d'Henri Lopes” (pp. 97-106) est centrée sur l'analyse de deux romans: *Le Lys et le flamboyant* et *Le chercheur d'Afriques*. Le critique met en lumière la qualité subversive de l'écriture de LOPES: “l'écrivain joue avec les préjugés, avec les présentations qu'ont les colons des Africains, pour mieux les basculer” (p. 98). KOUAO BOUAZI parle même d'écriture carnavalesque: d'un côté LOPES offre une “peinture burlesque des stéréotypes” (p. 99) et d'un autre côté le roman s'avère un “lieu d'écarts, d'excès. Ainsi, par la démesure des personnages et de certaines de leurs actions, l'auteur réussit à exhiber un monde à l'envers où les colons sont tournés en dérision, où le discours narratif sert habilement de moyen de renversement symbolique de toute autorité, de refus de la soumission” (p. 99). Valérie DUSAILLANT-FERNANDES dans “Le récit de survivance de Serge Amisi: modalités d'adaptation textuelle et stratégies d'ajustement” (pp. 107-120) s'arrête sur la définition d'enfant soldat et aborde ensuite la récurrence de cette figure dans le panorama de la littérature africaine. DUSAILLANT-FERNANDES en vient au cas particulier de Serge AMISI: ancien enfant soldat, il consacre son activité de romancier et artiste à la reconstruction de son enfance comme combattant. Dans la première partie de son article, le critique montre les procédés d'adaptation textuelle de l'expérience de l'écrivain et le tissage entre réel et fictionnel. DUSAILLANT-FERNANDES passe par la suite à la “forme du témoignage carnet qui allie oralité, langue enfantine, sauts narratifs et patronymes inventés pour se protéger de toutes représailles” (p. 109). Le critique présente enfin les mécanismes de réaction au stress et aux traumatismes mis en place par l'enfant confronté à l'expérience de la brutalité de la guerre. Yao Louis KONAN dans “La violence à ‘fleur de texte’: l'histoire africaine en mots/maux” (pp. 121-134) propose une analyse de *La Vie et demie*

de Sony LABOU TANSI et d'*Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou KOUROUMA. Le critique explore la "poétisation de la violence", à savoir "une rhétorique de la violence, d'un dispositif d'écriture chargé de métaphores les plus tragiques, et où les mots crus, de la crudité et de l'horreur déferlent pour remonter à la gorge du lecteur et le dérouter, sinon le dégoûter" (p. 122). KONAN se concentre sur les images véhiculant l'horreur, sur le manque de linéarité de l'intrigue des romans, sur la fragmentation du discours narratif, sur l'indétermination du temps de l'histoire et l'ancrage historique. Le critique termine son étude sur l'importance du rire et son rôle "dédramatisant la violence et le tragique" (p. 132) prônant une réconciliation avec l'histoire. Stéphane AMOUGOU dans "L'esthétique de la brutalité: le génocide rwandais dans quelques romans africains francophones" (pp. 135-147) propose une réflexion sur trois romans rédigés dans le cadre du projet Fest'afrika au sujet du génocide au Rwanda: *L'Aîné des orphelins* de Tierno MONÉNEMBO, *La Phalène des collines* de Koulsy LAMKO et *Murekatete* de Monique ILBOUDO. Le critique rappelle les lignes de l'intrigue et analyse les titres des ouvrages pour ensuite se concentrer sur la modalité expressive de chaque roman: le premier est centré sur la reconstruction des événements du point de vue d'un enfant impliqué personnellement dans le génocide, le deuxième adopte un point de vue plus détaché, sur le mode de la fable (le personnage narrateur s'étant métamorphosé en phalène), tandis que le troisième livre le "témoignage audacieux de l'amour" (p. 145) de la part de l'héroïne (dont le nom signifie en kiyarwanda 'laisse-la vivre') face à la violence perpétrée sur les femmes. Pierre Suzanne EYENGA ONANA prend appui sur la théorie sociocritique d'Edmond CROS et Pierre BARBÉRIS pour son article "De la fictionnalisation du génocide rwandais à la stylisation de l'éthique de la non-violence: *Souveraine Magnifique* d'Eugène Ébodé" (pp. 151-162). Le critique propose une lecture génotextuelle (description de l'espace virtuel où les structures originelles programment le processus de productivité sémiotique, cf. p. 152) du roman d'ÉBODÉ, en insistant sur l'importance de l'allégorie, sur la valeur du paratexte et les procédés de "l'exorcisation du mal-être [...] au travers de la parole thérapeutique du romancier" (p. 155), à même de transmettre un message de non-violence et de paix. Aliou SECK dans "Tierno Monenembo ou l'avènement d'un nouvel humanisme" (pp. 163-172), après avoir présenté brièvement Tierno MONÉNEMBO et son œuvre, s'arrête sur l'implication de l'écrivain dans l'histoire, pour ce qui concerne la vie sociale aussi bien que politique de son pays. Le critique analyse en particulier la présence, l'importance et les rôles de divers personnages féminins dans les différents romans de l'écrivain.

Francesca PARABOSCHI

Bouba TABTI-MOHAMMEDI, *Mariama Bâ*, “*Une si longue lettre*”, Paris, Champion (“Entre les lignes – Littératures Sud”), 2016, 113 pp.

Publiée dans la collection “Entre les lignes” qui a le mérite de faire connaître les grands auteurs francophones du Sud, cette étude critique est consacrée à *Une si longue lettre*, le roman très célèbre de Mariama BÂ, “pionnière de la littérature féminine en Afrique subsaharienne” (p. 8).

En suivant le schéma prévu pour chaque volume, Bouba TABTI-MOHAMMEDI commence par un court chapitre introductif illustrant le contexte socio-politico-culturel du Sénégal aux alentours de 1979, l’année de publication du roman, en s’arrêtant plus particulièrement sur les problématiques de la condition féminine et la venue des femmes à l’écriture, ainsi que sur l’engagement de la romancière dans la vie associative et dans le militantisme féminin.

Le critique présente ensuite une biographie détaillée de Mariama BÂ, toujours très attentive au contexte (en évoquant entre autres l’emprise de l’école, ses trois mariages, son militantisme associatif, sa position “à mi-chemin entre tradition et modernité, situation complexe d’une génération écartelée entre passé et présent, vivant la complexité d’une période historique où la modernité tente de le disputer à la tradition”, pp. 23-24). Une place importante est, bien sûr, réservée à l’écriture, interrompue par la maladie, et au second roman de Mariama BÂ, *Un chant écarlate*, publié à titre posthume.

Mais c’est au premier roman, *Une si longue lettre*, que le critique consacre son analyse dans les deux chapitres suivants; dans “L’Œuvre et sa construction”, après le résumé de l’ouvrage, Bouba TABTI-MOHAMMEDI en analyse le paratexte (le titre et les dédicaces), puis sa structure, en suivant avec scrupule chacun de ses vingt-sept chapitres, ce qui lui permet de relever la fonction cathartique de la lettre pour la narratrice et de souligner comment l’ouvrage se place à la limite de plusieurs genres (roman épistolaire, récit autobiographique, journal intime) sans coïncider tout à fait avec aucun d’eux.

Cependant cette longue lettre a permis “à la narratrice d’aborder les sujets qui lui tiennent à cœur, chacun de ses personnages [...] illustrant une position vis-à-vis de la polygamie, des castes, de l’éducation, de la place des femmes et de leur rôle dans la société” (p. 49), ce qui est l’objet du troisième chapitre, “Personnages – Thèmes”, ainsi réunis car “c’est par le biais de certains personnages que la narratrice aborde les thèmes importants développés en texte” (p. 53). Ici aussi, le travail du critique est patient, minutieux, très attentionné aux exigences didactiques, sans pour cela trahir en rien la portée considérable du roman, dont il finit par donner un tableau exhaustif et convaincant.

Certes, “les personnages les plus importants dans la diégèse se classent en fonction de leur rapport avec la polygamie” (p. 83),

qui est le thème fondamental du roman, mais pas le seul; d'autres thèmes importants irriguent le texte, encore valables d'ailleurs pour les femmes d'aujourd'hui: la nécessité de l'instruction, l'importance de l'éducation, la complexité des rapports avec la tradition. Encore, *Une si longue lettre* – comme le souligne le critique dans sa conclusion – réserve une place importante à la religion, qui “est d'un constant secours pour la narratrice” (p. 100); surtout, ce roman, “qui est le roman du saccage de l'amour, est aussi un hymne à l'amitié” (p. 101); il est enfin le témoignage d'un “optimisme lucide” (p. 102), capable d'énoncer, “à la dernière page, une véritable quête de bonheur” (p. 95).

L'ouvrage de Bouba TABTI-MOHAMMEDI (que conclut une petite anthologie de textes critiques) constitue sans aucun doute un guide sûr pour les étudiants qui approcheront ce texte et, pour tous, un outil précieux pour la compréhension du roman de Mariama BÂ.

Liana NISSIM

Christiane CHAULET ACHOUR (dir.), *Esclavage et littérature. Représentations francophones*, Paris, Garnier, 2016, 267 pp.

Cet ouvrage collectif se structure en deux parties: “Visages divers des esclavages, du IX^e au XX^e siècles” qui comprend six études et “Traite et esclavage transatlantiques” se composant de neuf articles. Christiane CHAULET ACHOUR ouvre son introduction (pp. 7-20) par l'explication du titre du volume: puisque la voix des esclaves risque d'être perdue dans l'écriture des faits historiques, le critique insiste sur l'importance de la représentation littéraire, à même de faire ressortir la prise de parole de bien des peuples, de bien des individus soumis à l'esclavage: “Les esclaves sont ‘parlés’, ils sont représentés [...]. S'exprimant par eux et pour eux, ils [les écrivains] les rendent visibles et font advenir leurs existences au monde en les reconstruisant dans des univers de création qui dépassent les opacités historiques et mémorielles” (p. 7). CHAULET ACHOUR, après s'être arrêtée sur la définition d'esclavage, passe à la présentation des contributions. Le recueil s'enrichit d'une vaste bibliographie finale (pp. 235-244), de l'index des noms (pp. 245-247), des lieux (pp. 249-250), des notions (pp. 251-253), tout un appareil s'avérant très utile pour le lecteur qui approche plusieurs aires géographiques. Nous rendrons compte brièvement ici de l'article concernant Léonora MIANO et nous renvoyons

aux sections “Œuvres générales et autres Francophonies”, “Francophonie des Caraïbes”, “Francophonie du Maghreb” pour les autres études.

Christiane CHAULET ACHOUR dans “L’esclavage dans *La saison de l’ombre* de Léonora Miano. Donner corps à un espace cicatriciel” (pp. 127-138) analyse le septième roman de MIANO, sorti sur la scène éditoriale en 2013. Au cœur du roman, une interrogation non pas sur l’esclavage proprement dit, mais “sur ce qui a précédé la traversée et le devenir des laissés sur les côtes” (p. 127). CHAULET ACHOUR précise que l’écrivaine ne veut pas écrire un roman historique: le roman est situé en effet dans l’Afrique centrale/équatoriale à une époque qui semble pouvoir être le XVIII^e siècle (cf. p. 128). MIANO semble ainsi “revendique[r] le droit à l’imaginaire, à partir d’une importante documentation, en ayant conscience d’approcher un sujet polémique, celui du trafic négrier” (p. 128). Le critique organise son étude sur trois entrées principales: l’expérience d’esclavage interne, la capture et la déshumanisation suite à la perte du nom.

Francesca PARABOSCHI

Études Littéraires Africaines, n. 42, 2016

Ce numéro de la célèbre revue de l’APELA s’avère richissime pour les littérature francophones de l’Afrique subsaharienne: non seulement son dossier est consacré à *Mongo Beti: l’exilé de retour et l’épreuve du réel*, mais il comprend aussi plusieurs autres articles, tous concernant cette section des notes de lecture.

Essayons donc de rendre compte de tout le numéro, en commençant par le dossier, dont les textes sont réunis par Yvonne-Marie MOKAM et Phyllis TAOUA; dans leur “Présentation” (pp. 7-12) elles s’arrêtent sur les complexes problématiques qui se sont posées à MONGO BETI au moment du retour au Cameroun, comme “le constat du décalage (entre la réalité tangible et la réalité mémorielle) qui se situe à la base de la désillusion et de la réévaluation des prises de position antérieures” (p. 8); en témoignent les derniers ouvrages de l’écrivain, sur lesquels vont s’arrêter les articles du dossier.

Dans “Mongo Beti et l’énigme du retour” (pp. 13-20) Ambroise KOM, spécialiste reconnu des littératures africaines et de MONGO BETI, après un court rappel des œuvres et des événements les plus marquants de la vie de l’auteur, montrent d’une part que MONGO BETI, bien que

vivant en France, avait toujours “le regard tourné vers le continent africain” (p. 17) et plus spécialement vers son Cameroun natal; d’autre part, les critiques constatent les difficultés que rencontre l’écrivain lorsqu’il décide de s’installer dans son pays, aussi bien pour ce qui concerne “son engagement dans les activités agro-pastorales” (p. 19) qu’en tant qu’intellectuel engagé: considéré plutôt comme un touriste expatrié que comme un concitoyen, il n’arrive pas à “s’adapter à la vie camerounaise” (p. 14), en laissant émerger “le mal-être qui semble avoir marqué ses dix dernières années de vie et d’activités au Cameroun” (p. 20).

Cilas KEMEDJO approfondit ces mêmes données dans “Mongo Beti: les ultimes défis d’un ancien combattant” (pp. 21-36); au-delà des hantises provoquées par la méconnaissance des siens, l’article expose quelques-unes des grandes questions que MONGO BETI a assumées à son retour au Cameroun: “son rejet de la xénophobie, en s’appuyant sur la sagesse ancestrale bétie” (p. 25); le refus du tribalisme, pour “une cohabitation interethnique harmonieuse” (p. 26), selon une “mutation du politique vers l’éthique” (p. 27); l’appui aux jeunes générations et aux mouvements de protestation des étudiants universitaires.

“Mongo Beti de retour d’exil: du roman-feuilleton au roman” (pp. 37-53), d’Yvonne-Marie MOKAM, concerne la publication du roman-feuilleton *Mystères en vrac sur la ville* (1998), conçu pour soutenir Pius NJAWÉ, directeur du journal “Le Messager”, incarcéré pour outrage au Chef de l’État, et pour assurer la survie du journal, roman publié par la suite sous le titre *Trop de soleil tue l’amour* (1990). MOKAM passe en revue les données fondamentales de l’ouvrage: le réel de la vie quotidienne dans un cadre urbain, où “l’ironie, le recours au scatologique et la prédominance du sordide permettent de dévoiler des conditions de vie dramatiques” (p. 42); la montée de la criminalité; les persécutions subies par le protagoniste, le journaliste Zam; les références à des faits réels de l’actualité (le génocide rwandais, la rébellion contre MOBUTU, l’élection de Nelson MANDELA), selon les “préceptes du roman-feuilleton” (p. 43). MOKAM note encore d’autres “procédés feuilletonesques” (p. 44), comme le recours à la langue de l’oralité et les interpellations adressées au lecteur, ce qui “renforce les effets de connivence” (p. 44) entre narrateur et narrataire. Bien qu’au départ le roman n’était pas conçu pour une publication en feuilleton, son découpage dans le journal répond bien aux instances du genre, qui doit créer “un sentiment de frustration et d’attente chez le lecteur” (p. 46). On signale enfin les remaniements intervenus dans le roman en volume, destiné à un plus vaste public.

Dans “Aliénation et appartenance dans l’écriture de Mongo Beti après son retour au Cameroun” (pp. 55-66) Phyllis TAOUA médite sur les deux concepts du titre, *aliénation* et *appartenance*, le retour se manifestant pour MONGO BETI comme “une expérience d’aliénation qu’il cherche à surmonter à cause de son besoin d’appartenance à sa com-

munauté d'origine" (p. 56); ce processus de réadaptation, qui est "bien visible [...] dans l'évolution très nette de son écriture entre 1993 et 2000" (p. 56), passe d'un désarroi initial pour arriver à une indiscutable immersion dans le milieu postcolonial, comme le prouvent *La France contre l'Afrique* (1993), *L'Histoire du fou* (1994) (qui "marque la transition entre l'écriture en exil et le nouvel engagement sur le terrain", p. 57), *Trop de soleil tue l'amour* (1999), *Branle-bas en noir et blanc* (2000), des ouvrages qui sont la preuve de la lutte ininterrompue de MONGO BETI pour la liberté personnelle, la justice sociale, l'alternance démocratique, s'accompagnant constamment à "une dénonciation de la dérive du capitalisme mondial tant en matière d'économie que de politique dans les 'Républiques Africaines francophones'" (p. 65).

Le dossier consacré à MONGO BETI se conclut par trois comptes rendus d'ouvrages critiques récents et une vaste et très utile bibliographie.

Un court dossier est ensuite réservé au sociologue gabonais Joseph TONDA et à son essai *L'Impérialisme postcolonial*⁴. Elara BERTHO, dans "Imaginaires éblouissants: réflexions sur la puissance des fictions" (pp. 89-92) met en relief la "critique magistrale [de Tonda] [...] du règne conjoint de l'argent et du sexe" (p. 89) dans la société mondialisée, exerçant "une colonisation de l'imaginaire et de l'inconscient des individus" (p. 89), qui donne lieu à des "imaginaires colonisés par des 'fétiches' (l'image du blanc, l'image du noir [diabolique, bien sûr], l'image du corps de la femme, l'image de l'argent)" (p. 91). Tout en soulignant le pessimisme de ce texte, BERTHO y lit "ce que l'essai ne dit pas explicitement" (p. 92), à savoir un appel aux études littéraires comme une sorte de solution alternative.

Pour sa part, Ninon CHAVOZ ("La pharmacopée des éblouissements", pp. 92-98) croit voir dans le livre de TONDA "une pensée de l'ascèse" (p. 92) qui se manifesterait dans le refus de la notion d'hybridité, conçue "comme une facilité conceptuelle" (p. 93); c'est plutôt sur l'éblouissement de la rencontre qu'il faut réfléchir, choc même néfaste "aboutissant à l'animalisation du corps noir" (p. 93), aux "projections imaginaires du Diable e du sauvage" (p. 93), faisant partie de ces 'images-écrans' qu'on doit remettre en cause par "un travail d'adaptation du regard, dont l'exercice ascétique doit permettre d'aiguiser la faculté de distinction" (p. 95).

Xavier GARNIER ("L'impérialisme postcolonial à la lumière de ses excès", pp. 98-102) s'arrête à son tour sur la violence de l'imaginaire, s'opposant à la violence symbolique; celle-ci consent à sa victime "de se désaliéner" (p. 99), tandis que la violence de l'imaginaire ne permet

4 Joseph TONDA, *L'Impérialisme postcolonial: critique de la société des éblouissements*, Paris, Karthala ("Les Afriques"), 2015, 264 pp.

“aucun retrait, aucun recul, aucune gradation” (p. 99) par rapport à l'écran global “qui a colonisé le monde” (p. 101).

Enfin Sami TCHAK (“Joseph Tonda: la caverne et l'écran”, pp. 102-105), après une comparaison de la sur-exposition à la lumière (thème conducteur du livre de TONDA) avec la caverne de PLATON (déjà évoquée d'ailleurs par Nina CHAVOZ), s'arrête sur “l'aveuglement qui court à travers toutes les sociétés et toutes les couches humaines” (p. 103), provoqué par les images éblouissantes projetées sur l'écran global dont nous sommes tous prisonniers.

La section “Varia” s'ouvre par “Vertus de l'in-discipline: langues, textes, traductions” (pp. 107-124), Ouverture des 4^{es} Rencontres des Études Africaines en France (REAF), 5 juillet 2016, d'Alain RICARD, prônant la pratique de l'in-discipline (c'est-à-dire le choix “d'aller au-delà des cadres tout prêts”, p. 108) pour les études concernant l'Afrique qui devraient passer “à travers les cloisons disciplinaires” (p. 109); le critique s'arrête sur ces langues de l'Afrique “devenues de nouveaux objets verbaux” (p. 108), comme le swahili et le yoruba, pour passer ensuite aux récits concernant les héros des épopées Fumo Lyongo, Soundiata, Chaka, puis à la complexité de ce qu'on doit entendre par texte littéraire, surtout en Afrique, par rapport aux langues d'écriture et à leur traduction.

Florence PARAVY, dans le bel article “Lire Cheikh Hamidou Kane: une *Aventure ambiguë*?” (pp. 125-139), réexamine le très célèbre roman du titre selon une perspective nouvelle, où “la problématique sociale et culturelle” (p. 125), qui était au centre de l'interprétation critique traditionnelle, n'est plus qu’“un ‘décor’ propice à l'expression d'une interrogation universelle sur l'existence humaine: l'opposition entre sa dimension profane et matérielle et sa dimension spirituelle” (p. 125). Après avoir expliqué (et justifié) les raisons qui ont amené les commentateurs à une lecture éminemment socio-culturelle, PARAVY revient sur ce qu'elle considère “l'enjeu du récit [...] : l'opposition entre vie profane et vie spirituelle” (p. 133) et approfondit la vision mystique de la quête du protagoniste. Ainsi, “sur le plan thématique, toute une constellation de notions et de termes [...] s'organise autour de l'antithèse entre vie profane et expérience mystique” (p. 135) que PARAVY analyse en donnant la preuve de la validité de cette nouvelle lecture de *L'Aventure ambiguë*.

Dans “La poupée de Mambu, ou: un sculpteur africain du début du XX^e siècle identifié et localisé grâce aux écrits de Louis Charbonneau” (pp. 141-150) Roger LITTLE reconstruit à travers les récit de CHARBONNEAU (1865-1951) l'histoire d'une très belle statuette (comme en témoignent les illustrations de l'article) et du sculpteur “nommé Kumboté [...] apparten[ant] au peuple des M'Ba-Sundis dans l'actuelle République Démocratique du Congo” (p. 145).

On peut lire enfin une intéressante interview à l'écrivain béninois Florent COUAO-ZOTTI (“Florent Couao-Zotti: de l'écriture et de l'art d'en vivre. Entretien réalisé le 23 juillet 2014 à Porto-Novo par

Raymond G. Hounfodji”, pp. 151-159) pour qui l’écriture est “une espèce de commerce avec l’imaginaire, mais [...] également une identité propre, [son] identité” (p. 152); COUAO-ZOTTI parle aussi du rôle de l’écrivain, de la profession de romancier, des métamorphoses de l’Afrique, de ses activités plurielles (romans, nouvelles, films, séries cinématographiques...), le tout avec une aimable ironie, car – dit-il – “je voudrais rire un peu avec les gens, faire rire les gens” (p. 159).

Liana NISSIM

Monica BARSÌ, Alessandra PREDÀ (dir.), *Le Cantique des cantiques dans les lettres françaises*, Milano, LED, 2016, 355 pp.

Dans le cadre prestigieux des séminaires Balmas que la section de Francesistica au sein du Département de Sciences du Langage et Littératures étrangères de l’Università degli Studi di Milano organise tous les deux ans, nous avons le plaisir de signaler la parution du volume qui recueille les actes du Colloque à Gargnano del Garda du 24 au 27 juin 2015. Parmi les nombreuses contributions de littérature française, deux études ouvrent des pistes de recherche vers la francophonie: nous rendrons compte ici de l’étude de Liana NISSIM centrée sur Léopold Sédar SENGHOR et nous renvoyons à la section “Francophonie du Maghreb” pour la présentation de l’article d’Elisabetta BEVILACQUA.

Dans “‘Moi je chante, comme le roi blond Salomon’. *Le Cantique des cantiques* selon Senghor” (pp. 323-332), NISSIM propose une analyse thématique et stylistique très approfondie et très bien documentée de l’“Élégie pour la Reine de Saba”, dernier poème du dernier recueil de l’*Œuvre poétique* de Léopold Sédar SENGHOR; le critique insiste sur le tissage habile entre l’intertextualité biblique et “les thèmes majeurs de la poésie senghorienne, celui surtout du ‘Royaume d’enfance’” (p. 324). NISSIM explore dans sa réflexion les procédés stylistiques à la base des éloges des deux jeunes amoureux, le système des références, les implications du ‘je poétique’, le jeu de renversements au sein de la réécriture ‘prodigieusement africanisée’ (cf. p. 329) de l’hypotexte biblique chez le poète sénégalais. NISSIM s’arrête ensuite sur le verset “Nigra sum, sed formosa”, susceptible de montrer la manière dont SENGHOR chante la beauté de la Femme noire (cf. p. 330), et conclut son analyse sur “la sacralité des noces” qui émerge de l’élégie senghorienne: “un mélange syncrétique, riche d’harmonies symboliques, entre la tradition animiste et la religion chrétienne” (p. 331).

Francesca PARABOSCHI